

SÉBASTIEN
GENDRON

DANS LE
COLLIMATEUR

POCKET JEUNESSE
PKJ.

Il ne fait pas loin de 4 °C à cette heure-là. La forêt des Milliers est encore saturée de l'humidité de la nuit. Dans la région, on a l'habitude de dire qu'ici, entre fin septembre et début mai, rien n'a le temps de sécher. Les nuages se pointent dès la fin de l'été, en caravane, des trucs gris tellement obèses qu'ils volent à ras de terre jusqu'aux contreforts de la Malaine. Là, ils s'accidentent sur les sommets du massif, et c'est mort jusqu'au retour du printemps. L'automne et l'hiver forment un seul et long pack froid et pluvieux. Pour voir le soleil, il faut partir ou allumer sa télé.

Six mois de l'année, la vie à Courbay-Vendouvre n'est pas vraiment simple. Surtout quand on est jeune. Et c'est sans doute pire quand on n'est pas d'ici.

Gelé dans son anorak, Gabriel Stern regarde ses copains assis autour de cette table de pique-nique mitée de lichens et se dit qu'il faut certainement être du coin depuis trois générations pour venir se cailler les meules dans cette forêt, un samedi matin. Tout ça pour rouler des bédos avec dix doigts givrés et boire des bières à l'abri des regards. Même à dix-sept ans, faut avoir envie.

Mais bon, visiblement, la bande à Korda a envie.

En tout cas plus envie que froid. Axel Dedieu, William Fournier, Noa Mongeot et le chef de meute, le grand sachem, celui sans qui la bande à Korda s'appellerait autrement : Yanis Korda.

Yanis Korda qui, à cet instant-là, est en train de dire :

— Si je m'appelais Dedieu, on dirait la bande à Dedieu. Pas la bande à Korda.

Axel Dedieu répond :

— Oui, mais ça serait moi le chef, alors.

À quoi Yanis oppose aussitôt :

— Non, ça, c'est pas possible !

Axel tire une latte nerveuse sur le pétard qu'il vient d'allumer et, regardant Yanis par en dessous, il demande :

— Ah bon ! Pourquoi ?

— Tu seras jamais chef de rien, toi. T'es pas taillé pour, c'est tout.

William et Noa ricanent. Axel fait rougeoyer son joint en pompant dessus trois fois d'affilée. Entre ses doigts, le filtre en carton devient brûlant. Le visage noyé dans un nuage fumeux, la voix nouée par la toux qu'il retient, il dit :

— On est en démocratie, mec.

— Et alors ?

Noa pouffe. William soupire. Axel est lancé. Axel a le shit bavard.

— Qui c'est qu'a dit que c'est forcément toi, le chef ? Y a eu des élections ? C'était quand ? Hé, les gars, au lieu de vous marrer comme des tocards, là : y a eu des élections et personne m'a rien dit ?

William tend par-dessus la table une main épaisse et sèche, blanche, glacée, rouge aux jointures.

— Arrête de soûler et fais tourner.

— Non, attends, je suis sérieux.

— Moi aussi, je suis sérieux. T'es là, tu parles, tu bogartes. Ça va, quoi !

— Vas-y, roule-t'en un, t'es relou. C'est jamais toi qui roules. Eh, Noa ! t'as voté pour lui, toi ?

Noa allume le joint qu'il vient de rouler, avale d'un trait la première bouffée et, comme d'habitude, le filtre lui reste collé aux lèvres. Tout le monde se marre et on oublie pour quelques instants la remise en question du règne de Yanis Korda.

On tape dans le sac de chips, on dévisse de nouvelles canettes, la mousse coule sur la table, glisse dans les interstices, on mâche les chips la bouche ouverte. C'est là que les effets de la drogue commencent à coller les neurones aux parois du crâne. Ça calme un peu tout le monde. Yanis fume pensivement et ses yeux semblent s'attarder sur Gabriel.

Quand Yanis Korda se braque comme ça sur vous, on ne sait pas à quoi il pense. Son visage n'affiche rien. À part cet air vieux qui est dû à sa peau tannée, ses yeux d'un bleu tranchant et, en dessous, des poches, larges, déjà un peu ridées. Le front, c'est pareil. Trois traits horizontaux francs qui suivent fidèlement le mouvement des sourcils. Et une implantation de cheveux, blonds, très haute qui permet de distinguer les deux zones où il les perdra, sans doute plus vite qu'il ne croit.

C'est la première fois que Gabriel voit Yanis d'aussi près.

Il se dit que c'est sûrement grâce à sa belle petite gueule qu'il est le chef, et qu'il fait bien d'en profiter. S'il a déjà le visage d'un vieux, ça va vite lui poser des problèmes de légitimité. Sans doute aussi que Yanis lit dans les pensées. Les yeux plantés dans ceux de Gabriel, il serre les mâchoires et il dit d'une voix blanche :

— Et tu penses que c'est toi qui vas me la prendre, cette place ?

— Hein ?

Retour à la défiance lancée par Axel, il y a maintenant un peu plus de trois minutes. Korda n'oublie jamais rien. Ne vous laisse jamais tranquille. C'est dans sa nature de dominant : il faut qu'il vérifie sans cesse que la structure résiste solidement sous son poids, que pas un des membres de sa horde n'aurait des envies séparatistes. Qu'il tient son monde.

— T'es en train de me dire que ma place, c'est à toi qu'elle reviendrait, c'est ça, Axel ?

Yanis pivote vers Dedieu, le corps soudain tendu pour paraître au-dessus de son trop court mètre soixante-dix. Ça sèche un peu l'ambiance. Les gestes se suspendent au-dessus de la table de pique-nique. Seule la fumée qui s'échappe des joints remue un peu.

Noa cligne plusieurs fois des paupières comme s'il avait peur qu'elles gèlent. William tousse bruyamment. Axel baisse les yeux, enfin. Korda tire sur son joint. Puis tourne son regard en direction des quatre scooters garés à l'entrée de la clairière. Là, sur un tout autre ton, il s'écrie :

— Bon, putain, qu'est-ce qu'il fout l'autre bouffon, là ? On avait dit 11 heures.

La tension redescend comme elle était montée. Les gestes reprennent là où ils s'étaient interrompus. Noa pouffe soudain par le nez et baisse la tête en riant.

— Qu'est-ce qu'y a ?

— Rien. Je...

Il se redresse, tire une latte dont la fumée sort brusquement dans un nouveau rire.

— Allez, vas-y, dis !

— Non, c'est l'autre, là. Le bouffon, comme t'as dit.

— Eh ben ?

— Si ça se trouve, il va venir avec sa mère.

Deux secondes de pause, le temps que chacun ait pigé à quoi Noa fait allusion. Et puis tout le monde se met à rire en même temps. Tout le monde, sauf Gabriel qui fait tourner la blague dans sa tête sans en comprendre le sens. Ça l'agace d'autant qu'elle doit être vraiment bonne, vu comment les autres se gendolent.

Surtout Noa.

Il est là, la bouche grande ouverte, à bramer comme un malade, super content de son truc. Et tout d'un coup, sans prévenir, il bascule en arrière et tombe du banc comme un paquet de linge sale.

La culbute produit un sacré effet sur Gabriel. Il sait que se moquer de Noa dans un moment pareil, ça ne sera pas très bien vu, mais c'est plus fort que lui : il éclate de rire. Les yeux fermés, tellement ça le secoue. Quand il les rouvre pour reprendre son souffle, autour de lui ça ne se marre plus du tout.

Trois visages le regardent.

Trois visages grimacent de dégoût.

Yanis Korda se plaque une main sur la bouche.

Gabriel sent des choses glisser sur sa peau, comme si on lui avait craché dessus. On lui a craché dessus ? Il se passe une main sur les joues.

Au même moment...

mais soudain, c'est comme si tout ça se déroulait au ralenti

... au même moment, Yanis, William, Axel se penchent vers Noa allongé par terre, sur le dos. Noa a les yeux ouverts. La bouche aussi. On voit ses incisives. On dirait qu'il s'apprêtait à dire un truc, mais que quelqu'un l'a mis sur pause.

Yanis saute de la table. Au même moment...

mais le temps s'étire encore davantage

... au même moment, Gabriel regarde la main qu'il a passée sur son visage. Sur ses doigts, il y a du sang. Il y a beaucoup de sang. Du sang encore chaud qui refroidit très vite.

Du pied, Yanis secoue Noa. Mais Noa ne bouge pas. Il a un trou au-dessus du sourcil droit. William descend de la table. Il attrape Noa par le devant de sa doudoune, force pour le retourner.

Noa glisse sur le côté. L'arrière de sa tête est poisseux de sang. Ça en met plein les mains de William qui lâche Noa et recule vivement.

Axel a un brusque haut-le-cœur. Ça le projette en avant, tête la première sur la table de pique-nique, sans se retenir avec les mains. Sous le choc, le sac de chips vomit son contenu. Axel repart aussitôt en arrière, s'affale au milieu des feuilles mortes de la clairière. Les feuilles retombent sur lui. Son sang comme une traîne sur la table a aussi éclaboussé William. William blêmit.

Il s'élançait et alors c'est comme si sa nuque se brisait. Ses mains attrapent sa gorge, du sang s'échappe à flots d'entre ses doigts. En tombant, il se retourne comme pour chercher d'où vient cette douleur.

Gabriel et Yanis se retrouvent de part et d'autre de la table, chacun reprenant son souffle dans l'attente de la suite, les yeux écarquillés, les pupilles plus larges que l'iris : la trouille vient d'atteindre le cerveau.

Yanis bouge les yeux en direction des scooters. L'ordre parcourt tout son corps à la vitesse de la lumière. Son talon droit dérape dans les feuilles...

mais la réalité repasse au ralenti

... son genou touche le sol. La terre laisse une empreinte noire sur la toile claire de son jean. Au même moment...

ralenti encore

... Gabriel voit, quelques mètres devant Yanis Korda, des feuilles mortes qui s'élèvent du sol, par petites touffes. Restent une seconde en l'air. Retombent alors que Yanis se rétablit. Très vite, il arrive aux scooters. Gabriel pense que c'est une mauvaise idée.

Le corps de Yanis est poussé en avant par une force monumentale. Ses bras se lèvent au-dessus de sa tête. Son visage déjà vieux se tord. Ses paupières se ferment sur ses yeux bleus si durs. Lancé de plein fouet, il percute le scooter de Noa par l'arrière, culbute sur la selle. Sa tête vient s'écraser dans la fourche. L'engin bascule sur le côté, emporte les trois autres dans sa chute. Yanis Korda roule dans la direction opposée. Autour de lui des feuilles mortes volettent encore un temps, puis la dernière se pose en équilibre précaire sur un épi de cheveux blonds.

Pendant que Yanis mourait, Gabriel franchissait les dix, quinze, vingt mètres – peut-être cinquante tellement ça n'en finissait plus – qui le séparaient de l'orée de la clairière. Il y avait un arbre couché sur son passage. Il a sauté par-dessus. Derrière, il a glissé sur ces putains de feuilles mortes. Il est parti en arrière, a rebondi sans rien maîtriser. Sa tête a heurté quelque chose de presque mou et il a cru qu'il était touché comme les autres. Quand tout s'est arrêté, il a aussitôt porté une main à sa tête. Et puis, il s'est dit qu'il était visible comme le point rouge au centre d'une cible, il s'est mis à quatre pattes, il est remonté à toute blinde jusqu'au tronc de l'arbre mort par-dessus lequel il venait de passer.

Maintenant, il est plaqué contre l'écorce pourrie qui se désagrège en poussière dans son dos, ça lui passe par le col de l'anorak, ça lui rentre dans le cou, ça lui glisse sur la peau, ça lui pique l'épiderme, peut-être même qu'il y a des cloportes,

des chenilles, des larves de capricornes. Il s'en fout, s'il fallait qu'il se casse les dents pour bouffer tout ce bois pourri, creuser un tunnel et disparaître au cœur de ce vieux tronc, il se casserait les dents sans se faire prier.

Gabriel Stern ne respire plus, ne bouge plus, même pas les yeux.

Il écoute le silence qui est retombé sur la forêt des Milliers.

On est en hiver.

Il n'y a plus d'oiseaux.

Plus aucun animal.

Plus une goutte d'eau qui tomberait des hauteurs pour venir heurter une fougère, puisqu'il n'y a plus de feuilles aux arbres, qu'elles sont toutes là, par terre, détrempant le sol et les vêtements de Gabriel qui commence à trembler de froid et de peur.